

UN ROMAN DE GEORGE ELIOT.

MIDDLEMARCH.

"A Paris ou au fond du bois," telle fut, dit-on, la réponse d'une femme célèbre à la question qu'on lui posait: "Où aimeriez-vous à vivre?" La raison en saute aux yeux: c'est que, dans l'une et l'autre de ces places, l'on ne s'occupe pas de vous et l'on vous laisse votre liberté entière.

La petite ville et le village sont l'Eldorado du comérage, du cancan et de la médisance. Et plutôt à Dieu que plusieurs villes ne se fissent pas villages sous ce rapport! Aussi est-ce un enfer ou, du moins, un purgatoire que d'y vivre.

Mais, par contre, la petite ville est une délicieuse place à étudier pour un observateur et un romancier. Les passions s'y montrent moins fardées, les jalousies s'y produisent plus librement, les caractères s'y dessinent plus clairement, et on dirait que ce tableau rétréci du monde frappe davantage, soit que ses proportions s'adaptent mieux aux limites de notre esprit, soit que les tempêtes apparaissent plus excitantes sur un lac ordinairement limpide et calme qu'au milieu des flots toujours agités de l'océan.

George Eliot, dans son roman intitulé: *Middlemarch*, si tant est qu'une pareille étude puisse encore s'appeler un roman, nous présente une petite ville anglaise tout entière. Personne n'est oublié, et le lecteur voit passer devant lui, comme dans une longue procession, toute la *gent* bien posée de Middlemarch, et ses pasteurs protestants, et ses médecins, et ses hypocrites, et ses philanthropes, et ses jeunes *dandys*, et ses hommes politiques, et ses femmes de toute nuance, depuis l'héroïne vertueuse du roman, *Dorothée*, jusqu'à la plus commune femme du peuple. Tout est présenté en temps et lieu: les paroisses et les quartiers, les églises et les tavernes, le clergé et la magistrature, la noblesse et la roture, les amours, les haines, les craintes, les espérances, les mariages et les morts. George Eliot a tout vu et elle dit tout au lecteur. Si tout est petit, étroit, écourté, ce n'est pas sa faute, à elle; elle ne fit pas Middlemarch; elle se contente de le peindre et l'on ne saurait nier que, si son crayon a su admirablement tracer les contours, son pinceau n'a pas été moins fidèle dans la distribution des couleurs par lesquelles elle accentue les contrastes et fait ressortir les caractères.

Pris à ce point de vue comme au point de vue du style, *Middlemarch* est incontestablement un ouvrage aussi séduisant que merveilleux. La preuve, c'est qu'on le lit malgré sa longueur et son manque d'intrigue.

Je ne saurais, dans les étroites limites d'un article, même songer à esquisser quelques-uns des caractères mis en scène par l'écrivain, encore moins à montrer le fini du travail, la hardiesse et la délicatesse des touches, la justesse et l'accentuation des nuances. Ce Casaubon qui, après avoir absorbé toute la vitalité de son âme sur un livre assez moderne et utile pour s'appeler: *Clef de toutes les Mythologies*, partage ensuite son cœur entre son œuvre et une jeune fille presque vingt ans plus jeune que lui, devient son mari dévoué, puis soupçonneux, puis jaloux, et meurt en essayant d'enchaîner son cœur à sa tombe et à son souvenir, est un type assez rare, pour le bonheur des femmes, mais extrêmement

intéressant et très bien réussi. Si les goûts démodés de ce vieux ministre nous paraissent une résurrection du passé, son laxisme à l'endroit de la conscience, ses vues plus que libérales en religion et son amour du bien-être ne nous étonnent nullement. Pas davantage nous ne sommes surpris du portrait véridique du révérend Farebrother. Grand dîneur, joueur assidu, collectionneur attiré, il est le bienvenu partout, même en chaire, où, — c'est sa vieille mère qui l'assure, — "il prêche des sermons excellents." Au reste, on se réconcilie facilement à Farebrother. C'est un homme fort généreux pour ses amis et fort dévoué à sa famille: c'est un type bon enfant très bien imaginé. Pourquoi porte-t-il le col romain?

Trois autres personnages secondaires, intéressants à connaître, sont l'ineffable M. Brooke, l'hypocrite Bulstrode et l'honnête Caleb Garth. Combien de nos philanthropes, que l'amour des hommes mène tout d'abord à l'amour de soi-même, se reconnaîtraient, s'ils étaient sincères, dans ce propriétaire tout ardeur pour des réformes qui ne lui coûtent rien et qui est de glace pour ses tenanciers! Ce type n'est malheureusement pas mort avec Brooke. Pourquoi en est-il de même de Bulstrode? Ce banquier, enrichi par la fraude, le crime et l'oppression, et qui s'en console en lisant la Bible, en la citant à tout propos et en prenant des airs sanctimonieux, ce Tartufe de village, *ce chat ensariné*, comme le lecteur est heureux de le voir, un beau jour, recevoir d'un monde généralement injuste un châtiment plus que mérité! Le lecteur peut plaindre sa femme et sa famille; pour lui, il ne sent aucune commisération. Aussi, quand l'honnête agent Caleb Garth, faisant taire tous ses intérêts personnels et tous ses rêves pour le bonheur de sa fille, vient déclarer à Bulstrode qu'il ne veut plus rien avoir à faire avec lui, l'on se sent tenté d'applaudir. Caleb Garth et sa femme sont deux types coulés avec soin et précision; sa fille aînée est attrayante par sa fine bonhomie et son cœur fidèle. Puisse l'Angleterre compter encore, dans sa classe populaire, grand nombre de familles Garth!

Mais, en laissant de côté beaucoup d'autres personnages tous peints sur le vif et intéressants à leurs places, venons-en de suite aux trois héros de l'histoire. C'est, d'abord, Lydgate. Avec sa jeunesse, son enthousiasme, sa respectable ambition et son talent, ce jeune médecin emporte d'assaut toute votre sympathie. Vous le suivez à travers le roman avec un respectueux intérêt: aussi est-ce avec un véritable déchirement que vous le voyez aux prises avec la jalousie routinière des vieux médecins, l'absence de bons sens de sa femme légère et la dépendance pécuniaire qu'il subit de la part de Bulstrode. Lydgate est l'incompris si en vogue au commencement du siècle; mais, à la différence de beaucoup d'autres, il est un incompris qui eût mérité d'exercer une salutaire influence.

Ladislav, l'orphelin spolié par Casaubon et Bulstrode, est un artiste véritable: il possède un esprit élevé et un cœur chaud. On l'aime à première vue. Aussi nul ne pourra s'étonner de le voir s'éprendre d'amitié, puis d'amour pour Dorothée, qu'il voit malheureuse, et recevoir en échange de ce cœur pur et délicat l'assurance d'un amour que rien ne pourra ébranler.

Quant à Dorothée, accumulez tout ce qu'une nature prodigue peut donner de générosité, d'esprit de sacrifice et de dévouement à un cœur de femme; rassemblez